

Peut-on reprocher à la science de ne pas penser?

"La science ne pense pas. Elle ne pense pas, parce que sa démarche et ses moyens auxiliaires sont tels qu'elle ne peut pas penser – nous voulons dire penser à la manière des penseurs. Que la science ne puisse pas penser, il ne faut voir là aucun défaut, mais bien un avantage. Seul cet avantage assure à la science un accès possible à des domaines d'objets répondant à ses modes de recherches ; seul il lui permet de s'y établir. La science ne pense pas : cette proposition choque notre conception habituelle de la science. Laissons-lui son caractère choquant, alors même qu'une autre la suit, à savoir que, comme toute action ou abstention de l'homme, la science ne peut rien sans la pensée. Seulement, la relation de la science à la pensée n'est authentique et féconde que lorsque l'abîme qui sépare les sciences et la pensée est devenu visible et lorsqu'il apparaît qu'on ne peut jeter sur lui aucun pont. Il n'y a pas de pont qui conduise des sciences vers la pensée, il n'y a que le saut. Là où il nous porte, ce n'est pas seulement l'autre bord que nous trouvons, mais une région entièrement nouvelle. Ce qu'elle nous ouvre ne peut jamais être démontré, si démontrer veut dire : dériver des propositions concernant une question donnée, à partir de prémisses convenables, par des chaînes de raisonnements. »

C'est dans ce texte, extrait de la conférence *qu'appelle t-on penser?* qu'Heidegger écrit cette phrase provocante. Que fait donc la science si elle ne pense pas? Qu'attendons nous qu'elle fasse? Que doit-elle faire? Ces questions seront nécessaires pour évaluer la légitimité de ce reproche. Est-ce seulement un reproche?

A la lumière du contexte, on comprend qu'il ne s'agit pas d'un simple reproche, mais d'une constatation. Or, s'il n'est pas dans l'essence de la science de penser, en quoi ne pas penser pourrait-il constituer un avantage? Ne faut-il pas se méfier de l'absence de pensée?

1. « La science ne pense pas »

Si penser au sens faible = opiner, juger alors la science ne pense pas mais établit et construit des vérités via des expérimentations (en sciences expérimentales) et des démonstrations (en sciences logiques, mathématiques et formelles). En science on s'interdit d'avoir des opinions. On réclame des preuves, des faits, des résultats. L'opinion comme « obstacle épistémologique »(texte de Bachelard). La science est en rupture avec l'opinion ou la pensée sensible.

L'actualité en témoigne: la division entre chercheurs et profanes ou non initiés. Les uns expérimentent, examinent, testent, font les hypothèses tandis que les autres discutent, jugent, et évaluent. Ainsi, en ce sens, la science ne pense pas « à la manière des penseurs » comme l'écrit Heidegger.

Si penser= spéculer, alors la science s'interdit là encore de penser.

La science moderne avec Galilée et Newton s'interdit de penser au sens où elle ne veut pas être une spéculation. Galilée s'interdit de se livrer aux *disputatione* des théologiens rompus à la scolastique et à l'aristotélisme et en appel aux faits et rien qu'aux faits (la pierre tombe). Dans le même sens, Newton déclare: « *Non fingo*

hypothesis » visant les hypothèses les plus invraisemblables que Platon demandait aux astronomes de formuler « pour sauver les phénomènes » sans souci d'établir la vérité.

Ce refus de penser prend sens dans une épistémologie sceptique par rapport aux démarches métaphysiques. C'est ainsi que Galilée définit très précisément la méthodologie scientifique moderne dans son livre: *Les deux sciences nouvelles*. La science doit être fondée sur 3 postulats: les lois mathématiques sont universelles, ces lois peuvent être découvertes par des expériences cruciales et décisives (au sens de Bacon), et la valeur de la théorie est fonction de la répétabilité de ces données expérimentales. La science moderne se constitue en rupture avec les discours métaphysiques et théologiques sur l'Être, l'Être suprême, la cause première du monde... Dans la tradition empirique (Bacon, Hume), la science ne doit pas penser mais doit obéir à la nature en observant les faits. Cet interdit est constitutif de la modernité scientifique en ce qu'elle se caractérise par la revendication de l'autonomie de la science par rapport aux autres types de pensée comme la métaphysique ou la théologie.

Si penser= évaluer, alors la science ne pense pas.

La science s'occupe des faits et non des valeurs. C'est sur cette grande dichotomie entre les faits et les valeurs que pourrait se fonder ce reproche selon lequel la science ne se préoccuperait pas des valeurs.

La science décrit ce qui est, les états de choses factuels et est soumise à une exigence de vérité selon laquelle ses théories doivent s'accorder à ce qui est dans le monde. La science ne s'occupe pas des valeurs, de ce qui devrait être : ou bien parce que c'est désirable en soi, préférable absolument (au sens fort du concept de valeur) ou bien parce que c'est désiré subjectivement (au sens faible du concept de valeur). La science ne formule ni des énoncés évaluatifs ni des énoncés déontiques (de grec *deon*: devoir) ou prescriptifs: « il est interdit de » ou « il est obligatoire de ». La science découvre des vaccins, mais n'oblige pas la vaccination...

C'est parce qu'il est d'usage de définir la pensée comme une réflexion sur les valeurs que l'on reproche à la science de ne pas penser. Penser, c'est évaluer, juger, recommander, ordonner, préférer... La pensée cherche à ce que le monde s'accorde avec les idées. Son exigence est la liberté de penser le monde en fonction de ses idées, ses valeurs. Si la pensée est libre, la science, elle, est soumise à l'exigence de la vérité.

Qui pourrait reprocher alors à la science de ne pas penser?

Le rêveur, le poète, la conscience nostalgique qui nourrit des idéaux, des fictions merveilleuses au regard desquelles bien sûr la science ne peut produire que ce « désenchantement du monde » que les métaphysiciens, les théologiens, les moralistes déplorent. Ainsi, le moraliste dénoncera le concept scientifique de la division du travail mis en place par l'OST au sens où le travail y est déshumanisé en raison de l'optique de rentabilité calculée par l'économie politique libérale. Le souci scientifique portera sur « les actions rationnelles en finalité » opérant un calcul conséquentialiste pour dégager les plus avantageuses/ profitables pour l'enrichissement de la société tandis que le moraliste favorisera « les actions

rationnelles en valeur » ne prenant en compte que l'épanouissement individuel de l'agent. (M. Weber, *le savant et le politique*)

Faut-il pour autant reprocher à la science de ne pas se prononcer sur les valeurs qui sont fonction ou de l'intimité subjective des personnes ou des normes adoptées par les sociétés? Faut-il reprocher aux scientifiques de ne pas juger et formuler des énoncés comme : « c'est bien », « c'est mal », « c'est cruel »? Que se passerait-il si la science pensait ou formulait des énoncés de valeurs? Serait-ce encore de la science?

Ainsi, la biologie darwinienne fondée sur les faits et des expérimentations conclut à la théorie de la sélection naturelle, à la lutte pour la survie, à l'adaptation naturelle au milieu et la survie des plus forts. C'est un fait d'observation et d'expérimentation observable dans la nature. Mais cette théorie scientifique a été utilisée pour justifier la politique capitaliste (le darwinisme social prônant ainsi l'abolition des programmes sociaux, du droit à la santé et à l'éducation pour tous), le racisme (certaines populations seraient inférieures à d'autres en raison de leur anatomie) et enfin la domination des plus forts. La dérive sociale de la science ou l'utilisation frauduleuse de ses théories appliquées dans le monde social des valeurs, voilà ce qu'il faudrait reprocher à la science qui à ce moment là se nierait en tant que science pour n'être plus qu'une imposture. En effet, c'est un principe de déontologie de la science que de ne pas prendre parti et d'affirmer sa neutralité par rapport à l'ordre des valeurs. L'écologie scientifique ne jugera jamais qu'en raison du surpeuplement de la Terre, il faut pratiquer sur les humains la stérilisation.

La violation des frontières entre les jugements de fait et les jugements de valeur est non seulement dangereuse mais anti-scientifique car la valeur constitutive de la science en tant que science est le respect absolu de cette frontière comme principe d'autonomie et d'authenticité scientifiques. Ce reproche d'un impensé en science est donc illégitime car ce qui constitue la scientificité de la science c'est bien sa vertu de neutralité par rapport aux débats d'opinions et de jugements de valeurs éthico-politiques. La science doit travailler en dehors de ces valeurs individuelles et sociétales pour préserver son objectivité garant de sa scientificité. C'est donc son autonomie par rapport aux valeurs qui la définit comme science en la préservant de sombrer dans la pseudo-science.

Transition

Pourtant, si « la science ne pense pas » en ces sens là, elle ne se fait pas toute seule ou n'est pas seulement un ensemble de théories abstraites hors sol et hors contexte. Ce n'est qu'au prix de cette abstraction de l'édifice scientifique achevé que nous pouvions admettre qu'elle ne pense pas. En effet, la science en train de se faire n'est-elle pas une activité intellectuelle de recherche qui suppose un sujet, un être pensant qui déploie son activité de recherche en société? La science entendue comme pratique rationnelle ne suppose t-elle pas un sujet qui pense ou une conscience incarnée qui a des intérêts, des désirs, des croyances et des valeurs ? Peut-on seulement penser une science sans conscience ?

2. Si penser est raisonner alors la science pense et même mieux.

En un sens large et métaphysique, penser est l'acte de tout homme qui utilise sa raison. Les scientifiques qui font la science pensent donc en ce sens large et métaphysique. Le cogito scientifique a ceci de particulier qu'il est à la recherche de vérités utiles. En ce sens, la science est faite et ne peut se faire que par un Sujet qui suivra une méthode pour bien penser et trouver la vérité. (Descartes, *le discours de la méthode* et les 4 règles de la méthode pour trouver la vérité dans les sciences »). Ainsi pour Descartes le scientifique est celui qui pense mieux : mieux que les philosophes métaphysiciens car il adjoint un souci d'utilité à son souci de la vérité et mieux que le commun des mortels car sa pensée est rationnelle, ordonnée et méthodique.

En un sens matérialiste, la pensée scientifique est rationnelle au sens où elle calcule. Dans le *Léviathan*, Hobbes fait de la raison la faculté du calcul au sens où elle est une opération logique de formulation des conséquences: addition, soustraction, déduction et démonstration sont ses opérations intellectuelles. La raison est une faculté du calcul ou résolution de problème. La pensée scientifique est une pensée rationnelle et méthodique qui démontre. Pensée démonstrative de la vérité des choses ou des relations entre les faits, la science est l'excellence même de la pensée.

« La science est la connaissance des conséquences, de la dépendance d'un fait à l'égard d'un autre, ». Elle porte donc non pas tant et seulement sur des faits que sur des rapports entre eux, des rapports de causalité pour savoir comment produire une chose à partir de la connaissance de sa cause.

Suivant cette philosophie mécaniste, la science pense le monde comme un ensemble de faits reliés entre eux par le principe du déterminisme suivant un rapport de causes à effets. Ainsi, la méthode scientifique est au service de son objectif: la prévision et le pouvoir. « Savoir pour prévoir afin de pouvoir ». (A. Comte). La pensée scientifique n'évalue pas mais prévoit. Ainsi en est-il des questions environnementales, largement débattues mais scientifiquement établies depuis longtemps maintenant. Les dangers de la déforestation, de la destruction de la biodiversité, de l'augmentation de la pollution sont depuis plusieurs décennies anticipées car fondés sur le raisonnement scientifique. (*Le contrat naturel* 1990 de M. Serres, dont l'essentiel a été repris par *le pacte écologique* de N. Hulot, 2007).

Il est donc dangereux de reprocher à la science de ne pas penser car ce jugement présuppose que la science est une activité aveugle et non éclairée. Or, c'est bien le savoir des scientifiques qui éclaire les hommes sur la nécessité de prendre en charge l'environnement, sur l'urgence à penser l'écologie comme une exigence politique. Ce sont les scientifiques qui mettent en garde depuis des années sur les conséquences désastreuses du réchauffement climatique, des déforestations, des pollutions des océans... Dans la crise actuelle du Covid-19, des épidémiologistes ont tenté d'alerter l'opinion et les pouvoirs sur la possibilité d'une pandémie. Aujourd'hui, ce sont les experts scientifiques que les pouvoirs politiques consultent dans « la gestion »(terme économique-politique) de la crise sanitaire. Dans un article publié le 13 avril 2020 dans le journal Ouest-France, le directeur du MURS (Mouvement Universel de Responsabilité Scientifique) écrit: « Les décideurs ont

besoin de l'expertise collégiale et rigoureuse que leur apporte le savoir des scientifiques. Les résultats des travaux d'un groupe d'experts reflètent toujours un état des connaissances susceptibles d'évoluer, voire d'être réfutées. L'expert scientifique partage avec le décideur politique une prise de risque qu'on ne saurait lui reprocher : il s'engage sur une interprétation de faits dont il encourage l'exploitation dans le contexte qui le requiert. Lui et le politique ont affaire avec un paysage complexe aux multiples paramètres, difficile à faire percevoir au public, qui aspirerait à être rassuré par des certitudes où une cause aboutit toujours à un effet et à un seul. Le fait que l'expert soit contraint à interpréter des faits, avec les grilles de lecture offertes par sa pratique scientifique, ne saurait être sujet à scepticisme. L'interprétation ne dit pas l'incertitude mais l'inaccessibilité de la vérité totale. Le politique peut parfois juger que « la connaissance tue l'action », selon une expression de Nietzsche ou au contraire s'en remettre à la science comme à la source de toutes les vérités. Dans les deux cas, il passe à côté de ce qui fait l'engagement heuristique de l'expert dont la responsabilité tient à la qualité de cette évaluation, celle du politique tenant aux priorités qu'il en déduit pour l'action.

Dans tous les cas l'expert doit pouvoir répondre de son savoir et ne peut se désintéresser de ce que les décideurs en font en l'appliquant dans l'urgence comme un dogme. Rappelons aussi que les scientifiques ont en permanence un devoir d'alerte, même sans être sollicités comme experts par les décideurs. Ils se trouvent en position d'observateurs compétents et peuvent apporter des éléments de compréhension de première importance. »

En conséquence, les experts scientifiques pensent au sens où ils interprètent les risques des pratiques économique-politiques des hommes, en prévoient/calculent les conséquences et proposent une réforme des pratiques et des moeurs (le port des masques, le confinement...)

Au sens pragmatique, la pensée scientifique est une pensée de l'efficacité. Il s'agit là de définir la pensée comme une activité pratique, et non plus contemplative, une activité pragmatique et utilitaire par laquelle la science est une fabrique d'outils pour transformer notre environnement, notre rapport au monde. Penser scientifiquement, c'est donc fabriquer des outils « pour manipuler le monde » (Russell) et non contempler des idées abstraites. Bergson redéfinira par delà la tradition métaphysique et dans un sens pragmatique l'*homo sapiens* comme *un homo faber*. En raison d'un instinct défaillant, en l'homme s'est développée une faculté de penser qui lui a permis de résoudre les problèmes que la vie pose à tout vivant. Ainsi, penser c'est bien se forger des théories, des lois, des hypothèses comme autant d'outils pour « se rendre comme possesseur et maître de la nature » mais aussi aujourd'hui pour maîtriser cette maîtrise. Pensée technicienne au sens noble, la pensée scientifique est instrumentale et fonctionnaliste au sens où elle a pour but le développement des connaissances en vue de l'amélioration de la qualité de vie humaine. Ainsi, un programme de recherche sera financé si et seulement s'il est susceptible de favoriser l'amélioration de la vie.

La pensée scientifique a-t-elle une dimension morale?

« Science sans conscience n'est que ruine de l'âme » écrivait Rabelais dans *Pantagruel*. Il y a des sciences qui n'ont pas seulement une visée descriptive mais

d'intervention dans le monde, liées aux pratiques. Ainsi en est-il de la médecine. Le savoir médical donne aux médecins un pouvoir de vie ou de mort sur le patient, un pouvoir de soigner, de guérir, de laisser mourir ou de tuer. La pratique de l'euthanasie s'impose comme problème à la conscience morale du médecin. Que doit-il faire? Doit-il administrer la mort à un patient dont le pronostic vital est engagé et qui lui demande? Même si le problème ne peut se résoudre qu'au niveau du droit, le problème se pose à la conscience morale du médecin. Ainsi, en France, si l'euthanasie active est interdite par la loi, l'acharnement thérapeutique du corps médical à prolonger artificiellement une vie condamnée naturellement à la mort est jugé déraisonnable. Sur ce fondement, la loi autorise donc le médecin à pratiquer une euthanasie passive en réduisant ou arrêtant des traitements inutiles, en mettant en place des soins palliatifs dans l'attente du décès.

Peut-on dire que le médecin ne pense pas en faisant ça? Ne juge-t-il pas qu'à un certain moment il ne doit plus administrer les soins alors même que son métier est et reste de soigner?

Transition: Dans ces conditions, peut-on encore reprocher à la science de ne pas penser? Que vaut ce reproche? Comment pourrait-il bien être légitime?

3. Que fait donc la science?

a. Légitimité épistémologique de ce jugement

La science ne *pense* pas parce qu'elle *connait*.

Ce serait peut-être cette distinction fondamentale établie par Kant dans *la critique de la raison pure* (préface à la seconde édition) qui pourrait justifier le mieux ce jugement.

Au sens épistémologique, la science établit des liens de cause à effet entre les phénomènes et permet ainsi d'unifier le divers des intuitions sensibles, les phénomènes étant organisé suivant principe du déterminisme universel. Le travail scientifique consiste à connaître les causes pour prévoir les effets, les anticiper et les prévenir si nécessaire. C'est pourquoi Kant établit cette distinction entre connaître et penser. On ne peut connaître que ce qui se donne dans l'expérience, les phénomènes sensibles que l'entendement légalise en leur appliquant un concept. C'est ainsi que l'on sait par le concept de causalité que « la chaleur dilate la pierre ». Ce jugement est universel et nécessaire. La science sait et connaît les lois de la nature déterminée par les concepts de l'entendement. C'est pourquoi la science connaît les phénomènes mais ne peut penser les noumènes ou choses en soi qui ne se donnent pas dans l'expérience. La liberté, l'immortalité de l'âme, la totalité du monde sont des idées métaphysiques ou noumènes qui dépassent l'entendement et donc le cadre de la connaissance scientifique. Pour autant on peut les penser car possédant par exemple le concept de causalité, il est tout à fait légitime de se demander si l'homme ne pourrait pas être aussi cause de ses actes, ce qui pose « le postulat de la liberté ». Si la science connaît les phénomènes déterminés qui se produisent dans le monde, la métaphysique, la morale, l'art postulent que certains phénomènes (l'homme agissant, l'oeuvre d'art) donnent à penser » une causalité libre irréductible à tout déterminisme scientifique. On peut

et même on doit donc penser ce qu'on ne pourra jamais connaître. En cherchant à connaître, le scientifique ne pense donc pas mais en tant qu'homme agissant, en tant que chercheur, il ne peut pas ne pas penser, il ne peut pas ne pas éprouver (comme tout homme) sa liberté et sa responsabilité intellectuelle.

b. Du danger de « l'absence de pensée » chez l'homme

C'est une critique de la connaissance scientifique qu'établit Kant en posant les limites de la connaissance sans reprocher à la science de ne pas penser et d'être une connaissance bornée. Car si la science ne pense pas, en revanche le scientifique comme tout homme pense par-delà ce qu'il peut connaître.

La pensée métaphysique des valeurs (qui n'est pas le travail de la science) reste pour Kant « une disposition innée propre à tout homme », si bien que le scientifique comme le moraliste n'échappe pas aux dilemmes de sa conscience morale. Reprocher à la science de ne pas penser serait déraisonnable, illégitime et même dangereux car il ne peut y avoir de science que par des scientifiques. Comment imaginer la pratique scientifique menée par des hommes qui ne penseraient pas?

Ne pas penser reviendrait à faire, à pratiquer des actes mécaniquement. Ainsi, celui qui ne pense pas exécutera des actes médicaux et chirurgicaux mécaniquement tels les médecins nazis qui ont sévis dans les camps de concentrations. Ne pas penser et se contenter d'obéir aux ordres, d'exécuter des ordres, ne pas penser et se contenter d'exécuter des gestes, des actes chirurgicaux sans se soucier des cobayes sur lesquels on expérimente, bref se contenter d'obéir à l'autorité (sans en examiner la légitimité) ... Là git l'horreur de la non pensée, la possibilité de l'inhumain, la *banalité du mal* définit par A. Arendt. Le mal absolu ne serait pas le fait d'un pervers, d'un criminel extraordinaire et rare, mais proviendrait de l'abandon par l'individu de sa responsabilité de penser. Penser n'est pas seulement un acte intellectuel cérébral mais le devoir moral que tout homme doit se prescrire pour être un homme, « *si c'est un homme* » (P. Lévi) et qui suppose de se poser la question morale du bien et du mal.

Conclusion: Sans conscience morale, la science ne serait que « ruine de l'âme » et de l'humanité de l'homme. Mais la science, la vraie science est toujours « avec conscience » comme en témoignent les débats que provoque aujourd'hui la possibilité technico-scientifique de manipuler les génomes humains au regard de l'éthique scientifique fondée sur le respect absolue de toute vie humaine. (Habermas, *l'avenir de la nature humaine: vers un eugénisme libéral ?*)